

DEBRIS EN COURS

Je partis en courant, remontai vers le parking de l'hôtel, où je trouvai une poubelle pour me débarrasser du flacon vide.

Je pris un taxi et regagnai l'hôtel. Au seizième étage, je traversai le couloir, introduisis la carte magnétique dans la serrure de la porte. Marie était là. Embrasse-moi, dit-elle

A placer :

Marie me sourit entre ses larmes
(ce qui me valut un sourire de Marie entre ses larmes)

PLAN RETOUR :

Je rentre à Tokyo.
J'arrive le soir.
Je téléphone à l'hôtel
Marie n'est pas là.
Je prends un taxi. Je vais au Contemporary Art Space.
Je pense la trouver là.
Fermé.
je me fais ouvrir.
Visage égaré.
Je force un peu l'entrée.
Noir.
Salle de contrôle.
Les écrans noirs / ceux qui étaient blancs.
Je scrute les écrans noirs, j'essaie de deviner ce qui se passe dans les salles
C'est là que j'avais pris conscience de la rupture.
Je force, vertige, mes yeux.
Hallucination.

Je sors l'acide chlorhydrique de ma poche.
J'ouvre le flacon.

J'entre dans l'exposition.
Je visite l'exposition.
L'acide ???
Je cherche Marie.

Je ressors, le flacon toujours à la main.
Marcher dans le parc, ouvrir le flacon, le verser l'acide sur une toute petite fleur. ??

Je jette le flacon au loin, m'en libère, comme un flacon de médicament vide.
Me sentir libéré

Au lieu de remonter le chemin, j'aperçois le lac.
Je descends vers le lac.
L'eau du lac.
Le ciel. La lune.

Je rentre à l'hôtel

Je descendis du taxi, et montai tout de suite au seizième étage, je sortis de l'ascenseur et suivis le long couloir jusqu'à notre chambre. J'introduisis la carte magnétique dans la serrure, et j'entrai dans la pièce. Marie était assise au bord du lit, immobile, et je me demandai furtivement ce qu'elle faisait avant mon arrivée (il n'y avait aucune explication plausible, la télévision n'était pas allumée, elle n'avait pas de livre ni de journal, elle ne faisait rien, elle semblait attendre là au bord du lit sans raison, comme si elle pressentait que j'allais entrer d'un instant à l'autre). Elle me regardait. Elle ne semblait pas surprise de me voir. J'avançai en manteau jusqu'au milieu de la chambre. Je n'avais plus l'acide. Je me sentais libéré. Je ne dis rien, je lui souris. Marie ouvrit les bras en croix, comme pour m'embrasser à distance, et se laissa tomber en arrière sur le lit. Embrasse-moi, dit-elle.

Fin

PLAN KYOTO :

La première fois que je sors. Peur de m'égarer.
Prudence. Plan. Retour en arrière. Notes sur un carnet.

Marie.
J'essayais de lui téléphoner, elle n'est jamais là.

Promenades en vélo. Peur. je mets pieds à terre dès que j'aperçois une voiture. Roule à gauche. Je vais jusqu'à la Kamo.
Je passe devant le ryokan.
La nuit tombe.

Coup de téléphone.

J'appelle l'hôtel à Tokyo. Marie est là.
Je lui parle.

Elle est nue. (elle va bien, elle s'accommode de mon absence, c'est dur, mais elle préfère).
Couchée nue dans le lit, dans la chambre surchauffée.

J'achète des trucs tout fait, je mange froid.

Visite aux bains de Kurama ? Je ne visitai pour ainsi dire pas de temples, mais un jour je pris le train et me rendis dans la montagne.

Trois ou quatre jours.
Je croise Bernard de temps en temps.

Je regardais la surface de l'eau immobile dans le noir et j'avais envie de me baigner, de me délivrer de l'acide et de m'abandonner à l'évidence de l'eau. Je m'accroupis, les pans de mon manteau s'évasant autour de moi sur la berge, et trempai ma main gauche dans l'eau et, dans le sentiment de bien-être que j'éprouvai au contact de l'eau, je songeai que, depuis quarante ans, j'avais déjà senti contre ma peau le contact de toutes les mers du monde, j'avais déjà étreint la mer du Nord et la Méditerranée, l'Atlantique et la Baltique, la Thyrrénienne, l'Adriatique, le Pacifique et la mer du Japon, je m'étais baigné dans des lacs de montagne, dans des sources, dans des torrents, je pensais aux fleuves et aux rivières que je n'avais fait qu'étreindre du regard, dans des attouchements d'un soir réservés et pudiques, la Seine et le Danube, le Po, le Guadalquivir, l'East River et la Kamo — ma préférée, la Kamo, que je n'avais pourtant

pas aimée d'entrée, qui m'avait fait l'effet, au premier regard, d'une rivière desséchée, laide, un large lit d'herbes et de pierres qu'irriguait un pauvre ru essoufflé. Mais Marie, non plus, je ne l'avais pas aimée tout de suite.

Déjà je me sentais envahir par la chaleur étouffante de la pièce, je transpirais légèrement, j'avais le front moite.

, il y en avait même trois fixés à une paroi et séparés par des cloisons métalliques. Je décrochai un des appareils, vert crème, avec un combiné relié à un cordon annelé réticent, introduis des pièces et composai le numéro de l'hôtel, demandai à parler à Marie.

Et alors, elle se mit à pleurer tout doucement au téléphone. J'imaginai très bien Marie en larmes dans le lit, Marie nue et en pleurs sous les draps dans cette chambre d'hôtel surchauffée

En général, je n'aime pas le téléphone, je suis concis quand c'est moi qui appelle et cassant si c'est moi qui réponds

all you need is love — love — love is all you need.

dans des couleurs différentes selon qu'il s'agissait de Hikari ou de Nozomi,

Je pris un taxi pour rejoindre la gare. L'air était pur et la nuit claire. Le taxi filait tout droit sur Karasuma-dori, sur une longue ligne droite triste sans aucun magasin, qui longeait dans l'obscurité les murailles du palais impérial. J'étais assis à l'arrière du taxi, mon sac à côté de moi sur la banquette, et je regardais la ville défiler par la vitre de la voiture, j'aurais aimé revoir une dernière fois la rivière. Je me sentais tendu, — et je songeais que ma décision de rentrer à Tokyo avait la soudaineté et le délié d'un geste de calligraphie, car, s'il ne fallait que quelques secondes pour l'accomplir — dans un état de concentration extrême et d'abandon de la conscience de soi —, c'était au terme d'un lent processus de maturation, d'une longue genèse souterraine, invisible et secrète, qui conférait au geste, au moment de l'exécuter, son sens, sa force et sa substance.

Je dévissai lentement le bouchon, et aussitôt, ma narine fut assaillie par la puissante odeur âcre de l'acide.

La première phrase d'Ulysse en japonais ? (il souriait en douce dans sa barbe de mousse, l'oeil brillant de malice de s'être adressé à moi en japonais), en

Promenades en vélo :

Les trottoirs étaient parfois momentanément bloqué par des travaux, et, donnant une souple impulsion de la hanche, je faisais un détour par la chaussée en suivant l'étroit chemin balisé couvert de planches de fortune entre deux palissades sous l'oeil soucieux d'un ouvrier casqué, un drapeau à la main, qui me regardait zigzaguer entre les barrières et perdre l'équilibre, mettre le pied à terre et lui sourire, continuer à pied, le vélo à la main, pour ne pas perdre la face (quand même, j'admirais la prévoyance des services de voirie de la ville, pour un ouvrier qui plantait un clou sur la voie publique, trois de ses collègues réglaient les passages sur les trottoirs, instituaient une circulation alterné).

des garde-boue tout sbougnés,

Est-ce que tu crois, dit-elle, si j'étais japonaise, que je serais un trésor national vivant ? International, dis-je, international.

faire l'échelle (hashigo), aller de bar en bar, escalade de l'alcool

du shiso (feuilles de pérille de Nankin)

après un divorce difficile (ils s'étaient disputés la garde des enfants, personne n'en voulait)

PLAN KYOTO :

Mes journées, à l'imparfait.

Froid. Premier matin, brume qui ne se lève qu'en fin de matinée.
Belles journées ensoleillées.
Froid sec.

Je reste beaucoup couché.

Marie.

Les heures étaient vides, lentes et lourdes, le temps semblait s'être arrêté, il ne se passait rien. Ne plus être avec Marie, c'était comme si, après neuf jours de tempête, le vent était tombé. Chaque instant, avec elle, était exacerbé, affolant, tendu, dramatisé. Je sentais sa puissance magnétique, son aura, l'électricité de sa présence dans l'air, l'envahissement, la saturation, de l'espace dans les pièces où elle entrait. Elle avait en permanence besoin d'affirmer son existence au monde, son énergie, d'épater, de vampirer, et, en même temps, d'être rassurée, protégée, réconfortée, sans que cela fût affirmé comme tel naturellement — elle n'eût pas supporté d'être assistée, elle n'avait besoin de personne — mais de façon implicite, d'être tranquillisée en douce.

Il me dit de passer. Rendez-vous taxi.

Il n'est pas là. IL fait nuit.

Il arrive.

On va faire quelques courses.

J'achète des champignons.

On fait à manger.

On mange dans la cuisine.

Discussion.

Il ne me parlait pas particulièrement de Marie, par pudeur.

Mais c'est moi qui en parlait, il ne me demandait rien, mais je ne pouvais m'empêcher de parler de Marie, de donner de ses nouvelles.

Comme si elle était là.

Je me couche.

Froid.

Chauffage électrique.

Pour ainsi dire, je ne le revois plus.

Il donne des cours de technologie, dans une université très loin, près de Kobé.

Il part le matin tôt, revient le soir tard.

Bernard :

Je connaissais Bernard depuis longtemps, nous avons fait des études ensemble, puis nos chemins s'étaient séparés, il était parti vivre au Japon. J'avais repris contact avec lui il y a un peu plus de cinq ans lorsque nous avons fait un long voyage au Japon avec Marie. Lors de ce séjour, qui nous avait mené à Tokyo, bien sûr, notre principale étape (c'était l'époque des premiers succès japonais de Marie et elle devait étudier la possibilité d'ouvrir une boutique au Japon sous son propre label), mais aussi dans le sud, dans le Kyushu, à Fukuoka et à Nagasaki, et enfin dans le Kansai. Nous avons passé quinze jours merveilleux à Kyoto, Bernard nous avait fait les honneurs de la ville, il nous avait guidé dans les temples et dans les bars, chaque fois différents et toujours originaux, paisibles et silencieux, avec des jardins de pierres et des estrades de bois sombre sur lesquelles on se suivait en chaussettes avec nos petits sacs à dos, ou minuscules et perchés sous des combles, auxquels on n'avait accès qu'au terme d'un parcours périlleux sur une fragile échelle de bois, les bars et les temples s'enlacent maintenant dans ma mémoire, mille six cent temples et autant de bars dans la ville, et chaque fois des havres de douceur et de paix, de tranquillité, d'ombre et de plénitude.

Nous dinions dehors tous les soirs, dans Gion ou Pontocho, en bordure de la Kamo, Bernard nous avait fait rencontrer quelques-uns de ses amis japonais (des professeurs de Todaï qui parlaient français, une troupe de danseurs avec qui nous avons dîné dans un restaurant de tofu et conversé en anglais, Marie ayant même envisagé de créer des costumes pour un de leurs spectacles), ainsi que les quelques figures du petit milieu français et universitaire de Kyoto, en général des enseignants qui avaient épousé des Japonaises et vivaient au pays depuis si on peut dire plusieurs générations, parlaient japonais et avaient des enfants japonais, mais qui, loin d'afficher avec ostentation leur mode de vie (ainsi que quelques contre-exemples excentriques qu'il nous avait également fait rencontrer, tel ce vieil Hollandais, qui nous avait servi le thé vert assis en lotus sur sa natte, chauve et le yukata entrouvert sur le matelassé de poils blancs des vagues successives de ses petits nichons bouddhiques). Non, eux, ne s'étaient pas tatamisés, selon l'expression consacrée, mais avaient plutôt camembertisé en douce leurs épouses japonaises. Lors d'un sympathique déjeuner dominical qui avait suivi une partie de pétanque disputée avec des boules flambant neuves et le mètre pour mesurer les points litigieux, tous sérieux comme des papes dans les allées d'un temple shintoïste (à Kyoto, ce n'est pas les terrains de boules qui manquent), nous avons, je me souviens, pris le pastis dans la salle à manger traditionnelle de la maison japonaise d'un de ces professeurs français (Gustave Charbonnier !), tous en chaussettes et assis sur des zabutons, avant que Yuko, sa femme, n'allât chercher les rillettes et le Saint-Joseph à la cuisine, puis la blanquette qui finissait de mijoter sur le feu, le plateau de fromage, le clafoutis et le Calvados (qu'on s'était jeté au café, dans le fond de la tasse).

s'asseyant un instant sur les marches pour contempler les vagues minérales d'un gravier intemporel,

et où nous accueillait dans la pénombre des poutres d'un grenier la musique assourdissante de Kurt Cobain, un frissonnement du vent dans les branches du Nanzen-ji, un imperceptible bruit de cloches ou de claquoir monastique au fond d'une allée

Nous avons échangé quelques lettres au fil des années, puis quelques télécopies, quelques courriers électroniques (en moins de cinq ans, les modes de communication écrites avaient été deux fois entièrement bouleversés), et

Je n'avais pas aimé Kyoto au premier regard, j'avais trouvé la ville triste et incompréhensible, grise, et même la Kamo m'avait fait l'effet d'une rivière desséchée,

laide, un large lit d'herbes et de pierres qu'irriguait un pauvre ru essoufflé. Mais Marie, aussi, je l'avais détestée au premier regard : distante, affectée et prétentieuse. Comme certains ont la première impression infaillible, je l'avais péremptoire, mais erronée (il suffisait de le savoir)

Nous allâmes nous réfugier sous une guérite en verre, peut-être un arrêt de bus ou de navette d'hôtel, avec un banc en plastique blanc dont nous ne fîmes pas usage. Nous restions là debout à l'abri de la pluie à guetter l'arrivée du taxi. Je la priai de dire à Marie de ne pas s'inquiéter, que je l'appellerais dès que je me sentirais mieux, j'avais tous les numéros de téléphone utiles sur le programme laissé par Yamada Kenji.

Au bout de quelques de minutes, nous vîmes M. Yamada Kenji passer la porte avec hésitation et nous chercher du regard. Lorsqu'il nous aperçut, il s'avança prudemment vers nous avec un sourire ennuyé. Nous interrompîmes aussitôt notre conversation, et il y eut un moment de gêne, pendant lequel il resta immobile devant nous à manipuler son programme. Puis, assez maladroitement, il demanda à Marie s'il y avait quelque chose dans le programme qui ne lui convenait pas, qui l'avait chagrinée. Marie le regarda, interdite, n'en croyant pas ses oreilles qu'il eût établi un lien entre le programme et ses pleurs, et, se tournant furtivement vers moi, elle me sourit entre ses larmes. Non, dit-elle, moitié en souriant, moitié en reniflant.

Il me racontait que Chirac était venu au Japon il y a quelques mois, et que, lors d'un dîner officiel, il avait expliqué à ses hôtes qu'il était très féru de poésie japonaise, qu'il aimait beaucoup Basho, en particulier son fameux poème La Sente du bout du monde (*Oku no hosomichi*, il connaissait même le nom en japonais), et qu'une dame française qui n'avait pas très bien suivi avait rapporté à son voisin que le président Chirac aimait beaucoup la Fente du bout du monde.

(qui ne s'appelait d'ailleurs pas Yamada Kenji, je confondais avec un autre, lui c'était X Kenji, enfin Kenji, Marie l'appelait Kenji)

PLAN :

Retour dans la chambre, baignoire, douche.

Le réveil, les appels répétés.

L'habillement, le lit défait, le petit-déjeuner dans la chambre ? les appels répétés.

Marie qui fait demander qu'on descende les cantines, coffres, valises.

Trois grooms qui défilent.

En bas, on est attendu.

Lorsque nous sortîmes des ascenseurs, nous repérâmes tout de suite nos hôtes. Il y avait là M. Imadegawa, qui représentait la filiale d' Allons-y Allons-o à Tokyo, ainsi que deux autres Japonais et une jeune femme occidentale. Je les saluai froidement, à distance, d'une simple inclinaison des yeux, et restai dans l'ombre de Marie. Moi qui suis d'un tempérament chaleureux avec, disons, trois, quatre, personnes, je suis plutôt distant avec les cinq milliards restant.

Commentaire sur le tremblement de terre. Commentaires à la radio, etc.

Vous étiez où.

Imadegawa, dans sa sdalle de bain.

Et vous ?

Notre réponse embarrassée.

Je vais prendre le petit-déjeuner.

Piscine.

Je glande.

Rendez-vous avec Marie.

Emmanuelle Brichu — son nom commençait assez bien mais ne tenait pas la distance, qui dérapait assez vite pour finir les quatre fers en l'air dans le participe passé du verbe choir. Brichu, donc (que nos hôtes japonais appelaient Miss Brichu, en pronçant Bli-chou, à la japonaise, Miss Bli-chou), diplomate de formation, Sciences-Po et Harvard, était vraiment enchantée de notre présence à Tokyo, ravie de pouvoir rencontrer des Français, et ne cessait de me poser des questions, me demandait des informations sur la nature des pièces exposées à l'exposition de Shinagawa, quelles étaient les tendances de la nouvelle collection de Marie, voulait savoir si je travaillais avec elle, si j'étais styliste, moi aussi. Après mûre réflexion, ne répondant qu'à la dernière de ces questions, je lui dis que oui, on pouvait voir les choses comme ça, que j'étais un styliste.

AUTRES DEBRIS (PREMIERE PARTIE)

Marie me sourit entre ses larmes.

C'est par là ? me demandait-elle, arrivée à un carrefour, et elle était obligée de tourner sur elle-même, le champ de vision limité par son manteau, pour avoir une vue panoramique de la situation. Je ne savais pas, je n'en avais aucune idée (cela faisait plusieurs carrefours que nous passions sans que n'apparût la moindre silhouettes de gratte-ciels à l'horizon)

(Cinq minutes après le séisme, la circulation était redevenue normale sur le pont).

— même si je savais très bien pourquoi je ne l'embrassais pas en continuant de la serrer dans mes bras. La vérité, qui me serrait la gorge, était que je ne l'embrassais pas parce que c'était fini entre nous, que nous avions rompu.

, était visible l'entrée principale de la gare de Shinjuku, où, dans un grouillement humain ininterrompu, un va-et-vient de parapluies qui se croisaient, des milliers de personnes entraient et sortaient de la station

La foule, toujours plus compacte, sortait par bouffées des bouches du métro Shinjuku-Sanchome, que des caissons lumineux bleu et blanc indiquaient un peu partout, avec les indications des lignes qu'elle desservait, la Toei Shinjuku Line (ruban vert pistache) et la Marunouchi Line (ruban rouge).

(parmi d'autres boissons chaudes que proposait le distributeur, différentes sortes de café, thé vert, anglais ou au jasmin)

Je ne lui avais pas encore pris la main, je n'avais pas encore senti le contact de ma peau sur ma peau, et nous marchions lentement le long de la Seine, cela pouvait être le Quai aux Fleurs. Parfois, nous nous arrêtons le long du parapet de pierres et regardions le fleuve couler tumultueusement dans la nuit. Il pleuvait très finement, il était tard, nos regards se croisaient furtivement et peu m'importait la pluie, sa présence et celle du fleuve conjuguées me comblaient, et je me souvenais qu'à partir d'une certaine heure, je n'avais crains qu'une chose, que le jour ne se soit levé avant qu'on se soit embrassé.

PLAN :

Neige. Description vue du restaurant.

On sort du restaurant. Nuit, on se perd.

La neige se remet à tomber. On s'abrite. Capuccino. On trinque.

On repart.

A chat d'un parapluie transparent.

Arrivée sur le pont. Grande description. Voie ferrées. Immeubles, grands magasins, bouches de métro.

Le jour se lève.

Tokyo. La terre tremble. Légère secousse (objective), récation des gens qui zigzaguent, s'arrêtent, se mettent à l'abri.

A peine quelques secondes, comme une menace ensuite.

Marie a peur.

Embrasse-moi. Je ne veux pas l'embrasser, même dialogue que dans la chambre.
Gravité.

Etreinte sur le pont, ma main sous sa jupe.

Fin de partie I

Départ à Kyoto.

Les jours suivants je me complus dans une grippe.

Arrivée. je téléphone à un ami de la gare. Il me demande dans quel hôtel je suis descendu. je dis que je ne sais pas encore, que je viens d'arriver. Il me propose de m'héberger quelques jours, lui-même ne serait pas là qui devait partir à Tokyo.

Physiquement, elle n'était pas spécialement jolie, mais particulièrement belle.

La neige avait cessé quand nous sortîmes du restaurant. Nous avons repris le chemin de l'hôtel et nous marchions côte à côte sur le trottoir, mais à mesure que nous passions des carrefours inconnus et traversions des rues sans qu'aucun grands immeubles ne se profile à l'horizon, nous dûmes nous rendre à l'évidence, nous nous étions perdus.

Développer. Marcher longtemps.

Quelques flocons épars, comme hésitants, se remirent alors à tomber dans la sombre ruelle que nous suivions, et Marie, au premier flocon qui lui effleura le visage, se pinçant la robe à la hanche, courut s'abriter sous un auvent et ne voulut plus faire un pas de plus pour ne pas exposer les étoffes précieuses de sa robe à la neige. L'averse de neige s'était intensifiée, et j'attendais à côté de Marie le dos au mur, m'avançant parfois jusqu'au milieu de la chaussée en bravant les flocons pour regarder le ciel, d'un bleu noir. J'étais tellement épuisé que je ne ressentais plus la fatigue. J'allai examiner distraitement un distributeur de boissons dans le voisinage, et, sortant quelques pièces de ma poche, je demandai à Marie si elle voulait boire quelque chose. Je veux bien un capuccino, me dit-elle. Un capuccino ! Y en a pas ? me dit-elle en se penchant innocemment vers moi. Eh bien oui, figurez-vous qu'il y en avait (les Japonais, tout de même). Je fis glisser les pièces dans la fente du distributeur, et allai rejoindre Marie avec les deux canettes brûlantes de capuccino. Je sentais le contact brûlant du fer blanc sous les paumes de mes mains. Marie me sourit, me prit une canette des mains et se blottit contre moi. J'approchai prudemment ma canette de la sienne pour l'inviter à trinquer, et, passée sa première surprise, elle me dévisagea avec gravité, me scruta profondément du regard et finit par trinquer avec moi avec beaucoup de douceur et d'abandon, heurtant ma canette avec délicatesse, avec reconnaissance, beaucoup plus intensément qu'il n'eût fallu, amoureuxment.

Achat d'un parapluie transparent.

Il y en avait une vingtaine en exposition à l'entrée, transparent dans un emballage transparent, à cinq cent yens,

la nonchalante progression du splendide équipage de sa silhouette bleu nuit étoilée (qui s'avancait dans le lever du jour) .

Bientôt, nous débouchâmes dans une très grande avenue animée, encore entre le jour et la nuit, scintillante de néons où passaient de nombreuses voitures et des taxis aux

couleurs acidulées, encore entre le jour et la nuit
Koshu Kaido Avenue

En sortant le jour se lève.
Lumière blafarde du matin.
Un Family-Mart, un Lawson.

Lever du jour.
sur une passerelle urbaine, en contrebas de laquelle
gare de Shinjuku.

Rentrer en taxi.

FRAGMENTS sur l'arrivée à l'aéroport :

Nous étions arrivés à Tokyo le matin même, et, par une regrettable confusion due sans doute aux nombreux changements de vols et d'horaires qu'effectua Marie jusqu'au dernier moment, personne ne vint nous attendre à l'aéroport. Nous nous étions retrouvés dans le grand hall de réception des bagages de Narita après douze heures de vol à réunir sans aide extérieure nos cent quarante kilos de bagages répartis en diverses caisses et cantines, sacs de voyage et valises, surmontés ça et là de cylindres à photos et de cartons à chapeaux, en guettant l'hypothétique arrivée des responsables du Contemporary Art Space, organisateurs de l'exposition, qui, afin de nous aider à transporter les collections et nous fournir les documents de douanes nécessaires, étaient censés nous accueillir à notre descente d'avion, et non après la douane, comme l'avaient expressément spécifié de multiples échanges de fax et de courrier électronique entre la maison de couture de Paris et la tête tricéphale de l'organisation japonaise du voyage (Allons-y Allons-o, et sa filiale de Tokyo, Contemporary Art Space, où avait lieu l'exposition, et Spiral, où aurait lieu le défilé de mode — copie avait même été envoyée à l'Ambassade de France, où quelque jeune péronnelle chargée de mission voulait ajouter son grain de beauté à cette figure tricéphale). Marie, pas maquillée, les cheveux défaits, son manteau en cuir noir ouvert et la ceinture pendant au sol, attendait les bagages à côté de moi, la tête contre mon épaule, calme et douce, prête à s'endormir dans mes bras devant la presque île arrondie que formait la courbe du tapis à bagages immobiles devant lequel nous nous trouvions. Plus de deux cents personnes attendaient là en notre compagnie l'arrivée des bagages du vol Japan Airlines en provenance de Paris, les plus prévoyants s'étant déjà munis d'un chariot, qu'ils gardaient précieusement devant eux, vides encore, à l'exception de la petite corbeille métallique supérieure (que certains avaient déjà garnis de bébés asiatiques et d'attaché-case). Bientôt, au terme d'une mise en route laborieuse, les tapis à bagages se mirent à défiler bruyamment, d'abord à vide, puis, couverts d'un chapelet régulier de sacs et de valises,

dans lesquels nos caisses finirent par apparaître. Nous leur laissâmes le loisir de faire un nouveau tour de manège avant de commencer à les rassembler et à les répartir sur différents chariots, deux malles maximum par chariot, si bien qu'à l'arrivée, nous avions huit chariots

Nous voyant arriver à la tête de huit chariots, couverts de caisses et de cantines, en acier et en bois, parfois bardée de papillons qui suscitent la méfiance FRAGILE, HAUT, BAS, DANGER, le douanier, impavide, nous laissa avancer jusqu'à lui et nous demanda nos passeports, d'un air, si ce n'est ennuyé,

Passage de la douane. On déballe tout.

Inquiétude pour l'acide chlorhydrique.

Je me souvins alors de cet incident à la douane. Et, dans cette caisse là , qu'est-ce qu'il y a ? demanda le douanier sans un mot, en se contentant de désigner une caisse du doigt. Comment on dit néon en anglais ? me demanda Marie en se tournant vers moi. Je ne savais pas. A dress, dit-elle au douanier. Please open, dit le douanier. It is a dress, répéta-t-elle. Please open, répéta le douanier, sans se départir de sa politesse, avec toutefois un soupçon de fermeté supplémentaire. La série de quatre crochets latéraux défaits, Marie souleva le couvercle en osier de la cantine sur le comptoir de la douane, avec le même entrain que si elle avait dû desceller là le cercueil d'un ami dont on eût rapatrié le corps après un accident mortel à l'étranger. L'intérieur de la caisse avait du reste des allures de linceul, dans lequel reposait un corps transparent et tubulaire, décapité et sans jambe, qui baignait dans un lit de kapok rembourré de mousses, de pare-chocs et de coins. Corps purement virtuel, éviscéré et asexué, il se tenait là alangui sur son coussin de mousse, et portait une création récente de néon rose en spirale ascendante, cintrée à la taille, plus ample à la poitrine, qui montait en colimaçon tout le long de son corps inexistant jusqu'à un décolleté béant, d'où dépassaient, bien enveloppés dans divers petits sachets en plastiques, un réseau de fils électriques et de prises de courant. A dress ? dit le douanier. A dress, dit Marie à voix basse, a sort of dress, dut-elle convenir, et elle hocha la tête tristement, plus très convaincue à présent, devant la force de l'évidence, la démonstration de la preuve (c'est moi qui les fait, ajouta-t-elle tristement)

PREMIERS DEBRIS

Le livre : quelque chose d'écorché, d'incandescent, d'halluciné.

Grande scène dans l'hôtel.
L'acide sur le verre de la baie vitrée.
Nu dans la chambre, le flacon vide à la main.
La course dans les escaliers.
La baignade, comme un soupçon de rêve.
Le métro, La gare, le Shinkansen.

Ciel. Sérénité.

c'est comme si je nageais dans le ciel, en apesanteur au-dessus de la ville

pour me trouver soudain , devant un à-pic de plus de deux cents mètres

, et je suivais des yeux des bouffées de fumée tourbillonnantes qui montaient au dehors le long de la baie vitrée en provenance de cheminée d'aération invisibles

, trois lourdes larmes de lumière étincelantes qui se mirent soudain à trembler au-dessus de moi de toutes leurs paillettes de verre dans un ébranlement de forces incontrôlées, et je vis soudain ces trois lustres de cristal vaciller au plafond, prêts à se détacher de leurs frêles amarres pour venir s'écraser sur moi dans une gerbe de verre au fracas infernal. Je ne sais si la terre venait de nouveau de trembler à l'instant, comme lorsque nous étions rentrés à l'hôtel quelques heures plus tôt, ou s'il ne s'agissait que d'une de ces infimes secousses à peine sensibles comme il s'en produisait tant à Tokyo, que mon imagination n'avait fait qu'amplifier, mais même une toute petite secousse, me disais-je, même la plus infime des secousses telluriques perceptibles par nos sens, pouvait légitimement être interprétée comme le signe avant-coureur d'une plus grande, elle-même annonciatrice d'un grand tremblement de terre, et pourquoi pas d'un très grand, du plus grand, du fameux big one attendu à Tokyo par tous les spécialistes, comparable à celui de 1923, ou de 1995 dans le Kansai, et même peut-être supérieur en intensité, d'un degré de destruction encore inconnu à ce jour, inimaginable compte-tenu de l'urbanisation actuelle de Tokyo, au-delà de toute imagination catastrophique.

dont plusieurs avaient été condamnées par des piquets dorés. Sur la gauche du comptoir de la réception, accrochées au mur au-dessus du petit bureau abandonné de l'assistant-manager, étaient exposées un jeu d'horloges identiques, rondes et cerclées de noirs, qui donnaient l'heure dans différentes villes du monde, à New-York, à Moscou, à Singapour, et, n'embrassant que la vision d'ensemble de cette simultanéité vertigineuse d'aiguilles et de fuseaux horaires divergents sans m'attarder sur l'heure qu'il pouvait être à Paris et à Tokyo,

je fis glisser mon regard de cadran en cadran à la recherche de l'heure de Tokyo, l'esprit glissant d'heure en heure et remontant le cours du temps, rembobinant le fil invisible du décalage horaire comme si je pouvais inverser la flèche du temps, de Tokyo, dans la nuit, à Paris, où le soleil venait de se coucher.

Tu étais où ? dit-elle. J'ai été me baigner, dis-je. Te baigner, dit-elle, dans la Sumida, sans doute.

Regardant autour de moi pour m'assurer que j'étais seul dans la piscine, j'entrepris de me déshabiller dans la pénombre, ôtai mon tee-shirt, que j'allai déposer pensivement sur le dossier d'un transatlantique près de la baie vitrée. Je déboutonnai mon pantalon et le descendis le long de mes cuisses, soulevai un pied pour le faire glisser le long de

mon mollet, puis l'autre, précautionneusement, pour me libérer complètement du vêtement. Je le déposai avec soin à côté du tee-shirt sur le transatlantique, et, retirant mes pantoufles de mousse, je me dirigeai nu vers le bassin, sentant sous les plantes de mes pieds le contact légèrement froid et humide des froncements du carrelage.

De l'endroit où je me trouvais, je pouvais voir tout aussi bien les quartiers nord sur ma gauche, vastes zones horizontales presque complètement plongés dans les ténèbres, que les grandes étendues de verdure noires, illisibles et opaques, du Parc de Shinjuku et du Palais Impérial, avec ce qui pouvait être la mer dans le prolongement, la baie de Tokyo et l'océan Pacifique dont les eaux noires se perdaient dans les limites de l'horizon et de mon acuité visuelle.

passai devant une cabine de surveillance, avec une table déserte que l'on apercevait derrière la vitre, sur laquelle reposaient quelques objets énigmatiques : ordinateur et téléphone, bouteille d'eau, vestiges d'un plateau de bento. La porte était entrouverte et on voyait des balais et des serpillières dans la pénombre, un sac à dos qui pendait à un portemanteau. Au fronton de la cabine, irradiant des lueurs de ver luisant dans l'obscurité environnante, se trouvait une horloge à quartz qui donnait l'heure en chiffres stylisés. Il était un peu plus de quatre heures du matin

Bouh, comme je suis moche, dit-elle.

Sans entrer dans un débat oiseux sur la photogénie, il est piquant de constater que, autant on est prêt à accepter le verdict de l'image quand la photo nous flatte, autant on lui dénie tout crédit dès lorsqu'elle nous déplaît. Chacun, apparemment, se croit plus beau en réalité qu'en représentation (alors qu'il suffit de voir une seule photo d'autrui, souvent aussi moche en vrai qu'en photo, pour que le prétendu scandale soit aussitôt éventé)

Je ressortis de la pièce en me touchant délicatement la peau, et allai rejoindre mes vêtements au bord de la piscine. Je me rhabillai en prenant mon temps, et revins sur mes pas, repassai par le hall d'accueil du Health Club, où différents articles de luxe étaient exposés à la vente dans des armoires vitrées, grandes serviettes de bains colorées déployées en étendards dans les vitrines, ouvertes sur leurs dessins de faux Matisse ou de vrais Lacroix, lunettes de plongée alignés avec soin sur les étagères dans leurs étuis rigides et transparents, ainsi qu'une collection de maillots de bains masculins et féminins, peignoirs et bonnets de bains, tous noirs, et griffés d'un mystérieux CCC (ne manquait plus qu'un P final pour nimer la collection d'une malencontreuse réminiscence soviétique). Je quittai les lieux en prenant soin de reverrouiller la porte derrière moi, et regagnai le palier pour appeler l'ascenseur.

Laissant la baie vitrée derrière moi, je revins sur mes pas dans la piscine silencieuse. Sur le mur du fond, se trouvait une horloge à quartz qui donnait l'heure par scansions successives de segments de cristaux liquides, qui iradiaient des lueurs de ver luisant dans l'obscurité environnante. Il était un peu plus de quatre heures du matin, et je trainais ma silhouette nue le long du bassin à la recherche de quelque serviette pour me sécher. Je passai devant une cabine de surveillance vitrée, dont on devinait les murs dans la pénombre, avec une table en bois au premier plan, sur laquelle reposaient divers objets énigmatiques, bouteille d'eau, vestiges de plateau de bento, sac à dos noir.

qu'elle m'avait cherché cette nuit quand elle était sortie de la chambre pour aller chercher le fax. Puis, s'interrompant, elle releva les yeux et me demanda où j'avais disparu. Tu étais où ? me dit-elle avec intensité, et, comme je lui expliquais que j'étais monté au dernier étage de l'hôtel et que je m'étais baigné, je la vis sourire pensivement, d'un sourire approbateur et légèrement entendu. Oui, je sais, je t'ai vu, me dit-elle. Tu m'as vu ? dis-je. Oui. Et elle me raconta alors que, lorsqu'elle avait quitté la chambre, comme elle ne m'avait pas trouvé dans le hall, elle était sortie de l'hôtel pour voir si je n'avais pas été prendre l'air dans la rue. Elle était descendu le long de la petite allée sinueuse,

et elle avait marché dans la grande avenue déserte parmi les buildings illuminés dans la nuit. Elle ne savait pas très bien où elle allait, disait-elle, elle me cherchait, elle errait au milieu de la chaussée, elle se sentait perdue. Je l'écoutais sans rien dire, ne comprenant pas où elle voulait en venir. Elle avait regardé l'hôtel alors, poursuivit-elle en tirant une bouffée de cigarette, elle avait cherché notre chambre des yeux au seizième étage, toutes les lumières étaient éteintes dans la nuit, tout le monde dormait dans l'hôtel. Elle avait continué à marcher, relevant encore la tête de temps à autre vers la façade, lorsque son regard avait été attiré par la baie vitrée de la piscine au dernier étage, comme si elle voyait des mouvements derrière les vitres, comme une ombre qui se mouvait dans la rotonde. Elle n'y avait pas vraiment prêté attention, mais, au moment de rentrer, avant de reprendre l'allée pour rejoindre l'hôtel, elle avait de nouveau levé la tête, et elle m'avait vu alors, elle m'avait vu derrière la vitre, elle était sûre que c'était moi, cette silhouette immobile au vingt-septième étage, nu dans la nuit parmi les gratte-ciel illuminés. Tu inventes, dis-je. Non, dit-elle à voix basse, bien sûr que non.

Je la trouvais même touchante, maintenant, mon amour, qui devait aller faire pipi, me confia-t-elle à voix basse avec un sourire mutin, je ne pouvais y croire, comment pouvait-on envisager de mener à bien une opération aussi compliquée que de devoir se déplacer dans l'exiguïté de ce restaurant bondé, de se renseigner au comptoir malgré l'absence d'une langue commune pour savoir où se trouvaient les toilettes, et là, si d'aventure elle finissait par les atteindre, de devoir soulever sa sublime robe, ou plutôt de devoir s'en délivrer entièrement en la passant par-dessus ses épaules en raison de l'hélice ventrale qui se fût déchirée, donc de devoir se déshabiller complètement dans les toilettes, et de pisser nue, la robe à la main, au ras du sol dans l'infect et exigu local de ces hypothétiques chiottes japonaises !? Tu ne veux pas attendre ? lui dis-je, mais je vis, au retour de flammes instantané de son regard que c'était déjà lui déclarer la guerre, que de vouloir l'empêcher d'accomplir un besoin naturel. J'allais l'empêcher de pisser, maintenant ? Elle se leva et s'éloigna dignement, en dérangeant tout le monde sur son passage, les uns après les autres les clients se levaient et se rasaient pour faire place à la nonchalante progression du splendide équipage de sa silhouette bleu nuit étoilée.

FRAGMENTS SUPPRIMÉ :

Lorsque je sortis de l'eau, progressant lentement sur le bord du bassin sans même chercher à me sécher, m'égouttant simplement délicatement les bras et le bout des doigts en me soufflant une gerbe de gouttellettes sur le menton, je remis mes pantoufles de mousse sans me pencher, tâtonnant des orteils pour les enfiler à l'aveugle, et fis le tour du bassin à la recherche d'une serviette pour me sécher. Je passai devant une cabine de surveillance vitrée, avec une table déserte que l'on apercevait derrière la vitre, sur laquelle reposaient quelques objets énigmatiques : ordinateur et téléphone, bouteille d'eau, vestiges d'un plateau de bento. La porte était entrouverte et on voyait des balais et des serpillières dans la pénombre, un sac à dos qui pendait à un portemanteau. Au fronton de la cabine, irradiant des lueurs de ver luisant dans l'obscurité environnante, se trouvait une horloge à quartz qui donnait l'heure en chiffres stylisés. Il était un peu plus de quatre heures du matin.

Je longuai un muret de marbre clair orné d'une frise bleutée et pris le chemin des douches collectives. Là, derrière une porte en verre dépoli, que je poussai prudemment, je devinai l'obscurité d'une grande salle d'eau silencieuse où avaient été aménagés des bains japonais, deux bassins de marbre moucheté dont l'eau était immobile dans la pénombre, l'un, rond, près de la porte, l'autre oblong, tel un violoncelle allongé, et un glougloulement d'eau permanent qui venait de canalisations invisibles. Le

long des murs, très bas, presque à hauteur du sol, se trouvait une rangée de robinets identiques séparés par des cloisons de verre, avec des cuvettes en plastique renversés par terre, tuyaux de douche et pommeaux enroulés sur le croisillon, brosses à dents et rasoirs jetables en vrac dans des corbeilles, lotions de soin diverses à la disposition des usagers (*hair tonic*, *hair liquid*, *after-shave*, *natural gentle body wash*, et autres mots japonais dont je mesurais mal toutes les subtiles différences sémantiques). Sur un rebord de pierre à l'entrée se trouvait une pile de petites serviettes carrées, de la taille d'un gant de toilette, et j'en pris une au passage, entrai dans la pièce en m'essuyant les bras et la nuque. Je m'étais assis sur un tabouret et je me rasais dans l'obscurité, faisant glisser précautionneusement un minuscule rasoir jetable sur mon cou et mes joues, observant attentivement mon visage à travers le voile de buée d'un petit miroir rond que j'avais posé en équilibre sur le rebord de pierre. La mousse était bien trop légère pour ma peau, je l'avais ressenti dès le premier coup de lame, qui m'avait écorché l'épiderme et irrité la joue. De fait, lorsque j'eus terminé de me raser et que je me fus rincé à grande eau dans l'eau tiède de la cuvette, je pus observer dans le miroir une vingtaine de petits points rouges d'irritation cutanée tout au long de mon cou. Je rinçai le rasoir dans la cuvette, et regardai mon visage dans le miroir. Je me regardais dans le miroir, je regardais ce visage déjà vieux et pourtant mien (et c'est un état qu'il est des plus étranges de devoir associer à soi-même, l'âge mûr, ou tout du moins la fin incontestable des caractéristiques de la jeunesse lisible sur les traits de son propre visage)

Mais, le lendemain matin, c'était précisément maintenant, et, si Marie avait sommeillé quelques heures en fin d'après-midi avant d'aller dîner, elle n'avait pour ainsi dire pas dormi de la nuit, et son premier rendez-vous avec les responsables du musée de Shinagawa était dans moins de quatre heures à présent. Et, s'ébrouant soudain sur son siège, elle voulut alors boire quelque chose de fort, de chaud et d'excitant (pour se remonter, disait-elle, avec du ginseng, du gingembre et du gin), mais je ne lui fus pas d'un grand secours pour commander une telle mixture, tout au plus pouvais-je tenter d'attirer l'attention du patron et demander du thé, *ocha*, je crois, en japonais. Je ne dis rien d'autre quand le patron passa à notre proximité pour débarrasser la table voisine, *ocha*, et il revint en effet quelques instants plus tard avec deux bols en faïence et un thermos qu'il laissa à notre disposition sur la table. A cette heure avancée de la nuit, la clientèle était d'ailleurs des plus hétéroclite dans la salle, et, à côté de nombreux salariés qui avaient dû sortir tard et boire beaucoup, le visage luisant, en costumes bleu fatigués par la nuit, les cheveux en désordre et la cravate défaite, on trouvait un jeune type avec des cheveux orange qui se sifflait du saké avec mélancolie au comptoir, et, plus loin, près du coin cuisine, un groupe de quatre jeunes filles sages et coquettes, des étudiantes peut-être, plongées dans d'interminables discussions, qu'elles ponctuaient d'incessants fous rire extravagants. Je regardais tous ces gens attablés là autour de nous dans le restaurant, et je me demandais, avec cette nuance de reproche qu'on est pourtant en général mal fondé à faire soi-même, ce qu'ils pouvaient bien faire là à cette heure.

Et je songeai alors que ce geste si simple, si apparemment anodin, de rapprocher nos cannettes de capucino ou nos verres et de les heurter délicatement, qui avait été en quelque sorte fondateur de notre amour, quand sept ans plus tôt, je l'avais accompli pour la première fois et qu'elle l'avait trouvé si beau — un concentré d'intelligence, de douceur et de style, avait-elle dit alors, je m'en souviens encore — était peut-être aussi une manière de faire l'amour. Car qu'était-ce faire l'amour ? Faire, le verbe d'action par excellence, et l'amour, ce sentiment unique qui unissait deux êtres pour les rendre moins irrémédiablement inconsolables à l'échelle de l'univers. Faire l'amour serait donc tenter d'accomplir, par l'action, ce sentiment unique, de le réaliser physiquement. Or, était-ce par les relations sexuelles qu'il était le plus aisé d'y parvenir ? Pas nécessairement. Ne pouvait-on imaginer un geste dépourvu de dimensions sexuelles qui pourraient être perçus comme l'amour même en action ? Par exemple cette communion de boire ensemble des capuccino à cinq heures du matin à Tokyo sous le auvent de bois d'une

échoppe d'artisan, en regardant la neige tomber devant nous dans la ruelle.

Au moment de rejoindre la caisse avec nos achats (un parapluie jetable et des chaussettes, j'avais trouvé un lot de trois grosses paires de tennis blanches en promotion, avec des rayures bicolores horizontales de différentes couleurs à la cheville), Marie me chuchota son choix à l'oreille et nous nous répartîmes immédiatement les chaussettes, défaisant l'emballage à la caisse sous le regard imperturbable de la caissière qui rendait la monnaie, déchirant la bague de carton qui enserrait le lot et arrachant avec les dents les fils invisibles qui les retenaient, et en enfilâmes chacun une paire avant de remettre nos sandales détrempées et de quitter le magasin. Serré l'un contre l'autre sous notre parapluie transparent que nous tenions devant nous d'une main réunifiée, nous poursuivions notre chemin dans la nuit sous l'averse de neige, les corps détendus qui avaient fait provision de chaleur dans le magasin et les pieds de nouveau au sec, quoique l'épaisseur de mes nouvelles chaussettes m'empêchait d'entrer à fond dans mes sandales et me laissait la totalité du talon en carafe, qui se trouva bientôt humide au contact de la neige.